

quantité de mines d'argent. Ce qui frappe le plus, c'est cette vieille église blanche sur une colline devant des montagnes aux formes pastorales, qui s'appelle Mina de Agua, mine d'eau. Si on ne savait qu'il y eût autrefois de l'argent, ce nom-là n'aurait guère d'attraction. Les mines passent, mais les cultures restent.

## CHAPITRE XII

## UNE COURSE EN AUTO

Si invraisemblable que cela puisse paraître par la courte description que j'ai faite de la route de San Juan à Temascaltepec, M. X. m'arriva un beau jour en automobile par cette route. Il me l'avait annoncé, mais je regardais plutôt cela comme une gageure : il était sans doute bien capable d'essayer, pensais-je, mais en route il serait forcé de s'arrêter, ne fût-ce qu'en considérant les pentes à gravir en sens inverse ; il en serait quitte d'ailleurs pour laisser son auto à un village, et prendre les chevaux que je lui avais envoyés. Les autos peuvent descendre à peu près toutes les pentes, mais il n'en est pas tout à fait de même pour les remonter.

Pourtant, un soir, en descendant de la Mine d'Eau (Mina de Agua), on m'annonce cette nouvelle extraordinaire : un auto est arrivé à Temascaltepec. On n'en avait jamais vu. En effet, dans la cour de ma maison, l'auto ronflait encore entre les mains de son chauffeur. C'était une belle machine de quarante-cinq chevaux, de construction américaine, un phaéton rouge très confortable, à quatre vastes sièges, comme il convient à des Yankees. Je regrettai que ce ne fût pas une machine française qui eût accompli ce tour de force ; toutefois, me dis-je, attendons, voyons comment les *Peerless* se tirent d'affaire : ce n'est rien de venir, il

BIBLIOTECA ALFONSIANA  
UNIVERSITAT DE VALÈNCIA

faut s'en aller, en remontant de 1 700 à 3 000 mètres d'altitude.

Toute la population de Temascaltepec s'était précipitée à la rencontre de X. et lui avait fait une telle haie de curieux, que pour la satisfaire, il avait dû faire plusieurs fois le tour de la place sous les grands arbres. Je ne serais pas bien étonné que cette satisfaction de la foule n'en ait été une pour lui aussi, et qu'elle n'ait contribué à lui faire accomplir cette fantaisie. Ces grands arbres centenaires à côté de ce monstre moderne, cela faisait un joli contraste; et cette foule de Mexicains bronzés, aux pieds nus et aux grands sombreros, cela aussi contrastait fort avec les costumes de cuir des automobilistes. Personnellement, je trouvais les vêtements de toile blanche et les *zarapès* rouges des Mexicains plus pittoresques, mais on peut n'être pas de cet avis, c'est une question de goût.

La course, cependant, s'était faite sans incident grave; et la machine était, ou du moins paraissait en très bon état. Elle ne manquait que d'essence, ayant brûlé toute sa provision. Il fallait câbler à Toluca afin d'en avoir pour notre retour, car elle viendrait par ces moteurs antiques qu'on appelle des mules. Un seul passage avait causé un arrêt d'une bonne heure: le passage d'une *barranca*, un ravin dont le fond était semé de gros blocs arrondis, et dont un des bords formait comme une marche énorme, consolidée encore par un véritable pavage pour refouler l'eau; au delà, la route montait avec une de ces pentes vertigineuses comme nous n'en connaissons plus. Il avait donc fallu dépaver le passage, hisser l'auto au delà, puis la machine avait achevé de graver la pente comme, parait-il, un véritable hippogriffe, ou Pégase, au gré des amateurs de mythologie. Néanmoins M. X. avait jugé bon d'envoyer quelques hommes avec son domestique pour

arranger les plus mauvais passages qu'il avait notés en cours de route.

Du moment qu'on était arrivé, on n'avait plus guère de mérite à risquer le retour. Avec cette prudence élémentaire, qui consistait à emmener des chevaux avec nous, nous ne risquions même rien du tout, car la grande vitesse, danger des autos, était impossible sur ces routes.

Je serais un ingrat de dire ainsi adieu à Temascaltepec, sans témoigner aucun regret de quitter ce beau pays et ses Mexicains, ces montagnes et ces vallées où l'air est si frais, où la vie semble si facile, qu'on y doute des bienfaits de la civilisation. Pourtant c'est elle que nous amenons ici avec nos travaux de mines et nos usines électriques, et il est des gens qui préfèrent cela à la nature. « Quelle belle chose que ces tuyaux, me disait quelqu'un, en contemplant une colonne de 100 mètres de gros tuyaux de tôle, c'est la civilisation qui prend possession d'un pays! » Pour moi, ces gros tuyaux coupaient en deux de la manière la plus disgracieuse le joli paysage encadrant Temascaltepec et sa rivière.

Nous pensions partir de bonne heure, mais l'essence n'était pas arrivée. Comme l'attente finit généralement par impatienter, nous nous décidâmes vers 8 heures du matin à partir avec le peu d'essence qui restait. Si nous arrivions à faire la grosse montée mal pavée qui mène au sommet du contrefort montagneux de Temascaltepec, là justement où commence la colonne de tuyaux de 100 mètres de hauteur verticale qui fait le charme du pays, rien alors ne nous empêchera de faire une dizaine de kilomètres de route passable, et d'aller ainsi au-devant des mules qui portent l'essence. C'est du temps gagné.

Le chauffeur prépare donc sa machine, qui ronfle,

et pourtant lance d'inquiétantes pétarades, telles qu'on dirait des salves de mousqueterie. La population entoure l'auto sur la place, croyant sans doute que ces pétarades font partie du programme de la fête, et de la nature même de tout bon mécanisme. C'est l'effet du cheval fougueux qui se cabre avant de partir; les vieux chevaux sont plus calmes. Mais on préfère voir un cheval fougueux, comme un auto qui fait du bruit.

Bientôt les détonations cessent, l'auto nous cueille devant la maison, et la foule s'écarte pour nous permettre de monter à l'assaut de la pente étroite et pavée qui mène au sommet de la colline. Avec une ardeur surprenante, nous faisons une centaine de mètres sans trop d'effort, puis cette belle ardeur se calme un peu, devant les rigoles qui séparent les pavés, les arêtes abruptes de ceux-ci, les tournants brusques; à un tournant plus raide que tous les autres, la machine cède, et malgré les ronflements et les éclats de l'essence, nous n'avancions plus. Nous allons faire le reste de la montée à pied, le chauffeur étudiera la cause de l'arrêt, et seul il lui sera plus facile d'arriver au sommet. Il suffit évidemment à X. que les gens de Temascaltepec nous aient vu partir triomphalement, car il ne manifeste aucune mauvaise humeur contre sa machine *Peerless* qui reste la marque *sans rivale* au monde.

Au sommet de l'éperon montagneux, nous admirâmes le paysage, le canal et le réservoir d'eau de la Compagnie électrique chargés de fournir deux mille chevaux. Puis, comme on ne peut admirer indéfiniment, ce fut le tour de nos deux chevaux de remplacer les quarante-cinq chevaux *Peerless*, ce qu'ils firent sans se faire prier. Nous nous acheminâmes au pas, puis au petit trot sur la route rocailleuse et poudreuse où commençait à darder le soleil, à la rencontre de nos caisses d'essence.

Mais voici qu'un bruit bien connu se fait entendre derrière nous, et grandit rapidement. C'est la voiture, munie d'une caisse d'essence envoyée par la Compagnie électrique de Temascaltepec. Comment en faisons-nous venir de si loin, quand il y en avait tout près de nous? On se réinstalle confortablement, et on repart avec fracas sur une pente ascendante. Tout va comme sur des roulettes, malgré des chocs énormes, lorsque à une descente, légère heureusement, la voiture fait tout à coup un soubresaut, et voilà les arbres d'engrenage et de transmission qui partent sur la route, tandis que nous dévorons l'espace avec vélocité: « Ce n'est rien », dit le chauffeur. Il arrête, nous courons ramasser les pièces dispersées, qui retrouvent leur place sans retard, et nous repartons.

Nous arrivons à l'église du village d'Albarranes, et nous descendons, puis remontons sans trop de peine la profonde barranca ou ravine qui divise ce village en deux parties, dont la seconde s'appelle Comunidad.

Il est 11 heures et demie lorsqu'enfin nous rencontrons, sous un abri de pins, nos mules chargées d'essence. Il était temps, car les quelques litres qui nous restaient devenaient inutilisables sur les fortes pentes montantes, à cause de la disposition du réservoir, qui ne leur permettait plus de s'écouler vers le carburateur. Avis aux constructeurs d'autos pour pays de montagnes!

La marche est plus difficile encore lorsque les pentes sont recouvertes de pavés irréguliers dont les angles empêchent l'adhérence des pneus, ou surtout lorsque de gros blocs plus ou moins anguleux barrent à moitié le passage. Pendant quelque temps, notre machine *Peerless* fut réellement d'une opiniâtreté sans pareille, bien américaine, pour vaincre les obstacles, mais cela ne pouvait durer toujours.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans cette course, ce n'était pas le paysage, bien qu'il fût réellement merveilleux, avec ses montagnes boisées, ses ravins, et la neige du Toluca, c'étaient plutôt les contrastes entre cette nature et ses habitants, et notre course en auto : déjà l'ardeur du soleil cédait devant la brise produite par notre rapidité.

Des Indiens en costumes primitifs nous regardaient curieux, mais non étonnés : nous étions pour eux ce qu'est le dragon ailé pour les Chinois; tous les voyageurs en Chine ont observé que c'est un pays où rien n'étonne. L'Européen ne possède ses merveilleuses machines que parce que le dragon l'en a favorisé; il n'y a eu de sa part nul effort, c'est la chance. Sans doute le Chinois envie l'Européen, mais il ne lui reconnaît aucune supériorité. Je me demande si en France l'envie ne possède pas souvent le même caractère : pour déguiser son infériorité, on est parfois tenté d'appeler *chance* ce qui résulte du travail et de l'effort. Ainsi pourrait-on trouver l'envie au fond de certaines théories socialistes dans lesquelles on ne tient pas tant à posséder, qu'à empêcher les autres de posséder. Tel ce paysan qui trouve du charbon dans sa terre et le cache, parce qu'il ne veut pas qu'un autre puisse gagner de l'argent là où il serait incapable de le gagner lui-même. L'envie ne supprime pas la chance, mais elle est au fond du cœur de bien des gens, hors de Chine.

Mais voici une Indienne qui souligne encore ce sentiment chinois. A notre vue, elle se jette à terre et semble prier : serions-nous vraiment comme le char de feu du prophète Élie?

Plus loin, un Indien des terres chaudes, qui conduit des ânes, s'arrête en nous voyant prendre de l'eau pour rafraîchir le moteur. C'est un *pinto*, et je m'en

aperçois quand, avec familiarité, il nous tend la main, sur son bras et sa figure même, apparaissent des plaques rouges : c'est la seconde période de cette affection de la peau, qui n'a rien de commun avec la lèpre. Celle-ci est fréquente au Mexique, elle existe un peu partout, mais bénigne, et ne paraît nullement troubler l'âme des Indiens ou des Mexicains.

C'est bien toujours le pays des contrastes : nous touchons au voisinage des sapins du Nord, et pourtant nous traversons encore des champs d'agaves et de plantes tropicales. Le granite ancien touche aux laves modernes, et des chars primitifs aux roues pleines croisent nos pneus de caoutchouc.

Cependant nous voyons devant nous une crête qui sépare deux vallées, et qu'il faut franchir. La montée est ardue, mais le moteur rafraîchi et restauré nous la fait faire sans trop de peine. La descente, sous forme de montagnes russes hérissées d'obstacles, est vertigineuse. Je me demande comment l'auto a pu la gravir dans le sens inverse. Il paraît que c'était superbe à voir : on eût dit un oiseau, prétend X.

Il est près d'une heure quand nous sommes au village de San Francisco, où nous reprenons de l'eau. A la montée, qui prend la forme d'un éboulis de roches, l'auto se cabre (ceci n'est qu'une image de la réalité), quelque chose se brise et nous voilà réduits à marcher à trois cylindres au lieu de quatre, quand justement ce sont les montées les plus ardues qui vont commencer, celles qui montent à 3 000 mètres.

Pour comble, l'engrenage se fait mal, on ne fait pas de gros efforts impunément! Au milieu d'une montée, il faut descendre et laisser l'auto aux mains de son mécanicien pour le réparer. Nous profitons de l'arrêt, X. et moi, pour aller déjeuner avec nos provisions au sommet de la pente.

好  
龍  
の  
山

CAPILLA ALFONSINA

Le temps passe; ne voyant rien venir, je redescends en exploration du côté de l'auto, laissant X. avec les chevaux et le boy mexicain. La voiture était toujours en panne, malgré les réparations. Des gens du village sont venus nous examiner. J'en profite pour les faire travailler avec nous à hisser l'auto jusqu'en haut de la pente. Aidés du moteur, qui par moments fait rage, et crépite comme une fusillade, et à d'autres instants, refuse tout service, nous faisons des étapes de 20 à 30 centimètres, et avec peine; il faut caler les roues avec de grosses pierres à peu près tout le temps. Que d'efforts, que de ronflements, que de bruit, pour une marche à peine digne d'une tortue! Le contraste n'est plus à notre avantage. C'est que la pente touche à 20 pour 100, et que sur une machine qui pèse 2 000 kilos, s'exerce une force antique, mais énergique, imaginée par Kepler, calculée par Newton, et qu'on appelle l'attraction. Est-ce qu'on aurait oublié cela en venant à Temascaltepec? C'est un endroit si moyenâgeux, que la science a pu l'oublier.

Enfin, sur la route horizontale, la machine nous laisse assez de répit pour que X. et moi, qui en ai assez de pousser à la roue, y reprenions nos sièges confortables. Je goûte d'autant plus le plaisir d'être emporté dans l'air vif que j'ai davantage transpiré sur la route : il n'y a guère de peine sans plaisir, du moins de peine matérielle, hâtons-nous d'ajouter.

A une nouvelle montée, nous rencontrons les hommes envoyés en avant pour améliorer les pires endroits. Heureuse rencontre, car sans eux nous restions en panne, malgré les détonations du pétrole qu'on doit entendre de San Francisco.

Voici enfin la dernière montée, et il est près de 4 heures du soir. Arriverons-nous à la gravir avant la nuit? Elle est longue de plusieurs kilomètres, elle est

raide par moments, et semée de blocs affreux. Le paysage est fort pittoresque sans doute, mais cela nous est plutôt indifférent; rien ne nous touche, ni l'ombrage des grands pins, ni les falaises de rocs moussus, ni les gracieux contours des montagnes, ni les petites prairies vertes, qui sont les oasis de la forêt. L'automobiliste cesse de s'intéresser à ces choses. Après de nombreux efforts, infructueux, laissant nos hommes pousser aux roues, nous partons à cheval en avant, décidés à achever ainsi ce voyage fatigant.

Une surprise nous attend : nous avons fait près de 2 kilomètres quand il nous semble entendre le lointain ronflement de la machine. Ce n'est pas une erreur : elle arrive, elle monte en portant tous nos hommes, les uns dedans, les autres debout sur les marchepieds. Ils rient et triomphent, tout va à merveille. Décrivant une courbe agréable, l'auto nous cueille sur une verte prairie où nous pensons glisser comme sur un tapis moelleux. Installés avec tout le confort moderne, nous attendons. Mais rien ne bouge, en vain le chauffeur essaie de tous ses moyens d'action et de persuasion. La prairie même, si rare dans cette longue route caillouteuse, n'a pu séduire le moderne hippogriffe. Peu lui importe l'herbe, ce n'est pas d'elle qu'il se nourrit.

Il faut y renoncer et remonter à cheval.

Nous arrivons, X. et moi, vers 6 heures, au point culminant, la Cruz, à 40 kilomètres de Temascaltepec, il en reste 20 jusqu'à San Juan. La Cruz est cet endroit dont j'ai parlé où de petites croix de bois marquent les tombes d'anciens brigands ou de leurs victimes, et où de pieuses Indiennes trouvent encore moyen de satisfaire leurs superstitions. Il y a ici en ce moment une dizaine d'hommes, cinq ou six chars dételés et une vingtaine de mules qui errent alentour. Ces gens ont allumé leurs feux pour la nuit. Comme il y a de

佛人多事

CAPILLA ALFONSINA

grandes chances pour que le Peerless ou Sans-pareil n'arrive jamais jusqu'ici par ses propres forces, même unies à celles de nos gens, nous entrons en pourparlers pour lui envoyer des mules de renfort. Tandis que X. conférencie en espagnol, j'avise un autre Mexicain qui arrive avec quatre mules toutes harnachées, et traitant de front une chaîne destinée à tirer de lourds fardeaux. C'est exactement là ce qu'il nous faut. L'homme n'a pas plutôt compris ce qu'on lui demande, qu'il part avec ses mules à la recherche de la voiture.

Comme il fait frais ici, à cette attitude, à la tombée de la nuit, je descends la route avec lui. Bientôt un bruit trop bien connu nous annonce le voisinage du monstre qui vomit la fumée sans toutefois bouger.

On attelle les mules, je monte en voiture, et nous voilà en route. Car à peine les mules font-elles un effort que le moteur agit. Les mules jouent le rôle d'un volant qui, à chaque tour, fait repartir la machine : c'est en partie la faute du cylindre immobilisé qui crée un point mort. Les mules ont peu de peine en vérité, et cependant elles sont indispensables. Ainsi tout le long de cette course, le Peerless ne cessa de nous jouer des tours, se mettant en grève au moment où on comptait sur lui : on eût dit qu'il le faisait exprès.

Enfin voici les croix du sommet. C'est une entrée triomphale, avec quelque chose d'ironique pourtant, que nous faisons sur la cime, au milieu des chars et des charretiers qui se sont écartés pour nous livrer passage, avec nos quatre mules de front et l'auto impuissant ronflant par derrière. Il est nuit, et les feux des Mexicains ajoutent encore au pittoresque de cette scène sylvestre.

Pendant le Sans-pareil n'est point trop épuisé pour continuer la route sur une pente *descendante*, et il nous mène sans encombre jusqu'à la ferme de la

Puerta où nous sommes vers 8 heures du soir, ayant mis douze heures pour faire 50 kilomètres, un trajet qu'on fait à cheval en six heures. Mais évidemment ce qui convient au cheval ne convient pas à l'auto, et il reste encore à créer une marque pour les routes mexicaines, ou bien il faudra que le Mexique se décide à faire des routes. Il a d'immenses espaces en plaine où la construction des routes serait facile, mais il est juste d'ajouter que dans cette voie les États-Unis, qui vendent des autos, devraient donner l'exemple de construire des routes, et ce n'est guère ce qu'ils font. La France a possédé des routes avant de faire des chemins de fer; elle a su les entretenir, et en faire de nouvelles, il est juste qu'elle en recueille quelque bénéfice par l'industrie des automobiles. L'Amérique voudrait vendre, avant d'avoir créé le moyen d'utiliser ses produits, c'est trop d'ambition. Il faut qu'elle songe un peu moins aux *railroads*, un peu plus aux routes.

Il était trop tard pour aller à Toluca, et l'auto n'en pouvait plus. Nous le laissâmes à la Puerta aux mains des chauffeurs et partîmes à cheval pour San Juan en pleine nuit. Les 9 kilomètres furent l'affaire de quarante minutes d'un trot continu sous la voûte des pins d'abord, puis dans la campagne éclairée par les étoiles.

L'auberge de San Juan est vraiment confortable pour un village. Les lits sont propres, le dîner y est bon, et l'on y boit du pulque ou plutôt de l'aguamiel de première fraîcheur : tout le pays en est plein. Au matin on jouit de la vue superbe des neiges du mont Toluca. L'air vif et même froid, le voisinage des sapins donnent l'impression des grandes Alpes. Rien ne manque au Mexique pour en faire un petit univers, même dans une zone restreinte.

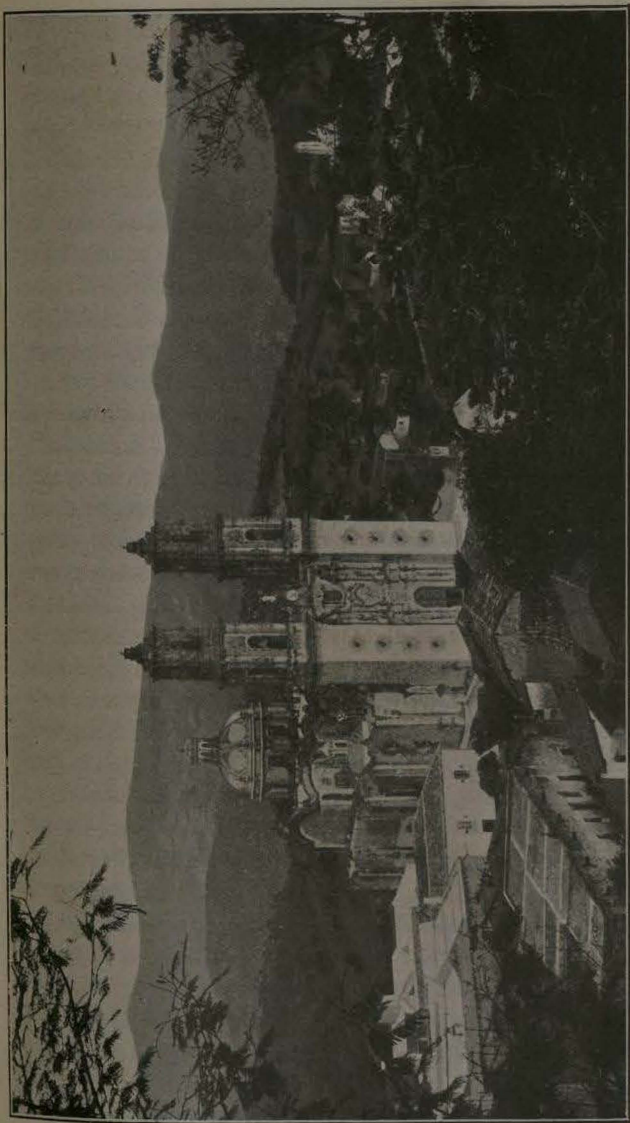
Le Mexicain se contente d'un faible salaire, comparé surtout à celui du Yankee, mais il compte sur des gra-

tifications. A ce point de vue, il me rappelle le Russe. L'un et l'autre tâchent de tirer parti de tout. En fait de gratification, le *mozso* ou boy, qui s'était chargé de nos chevaux pendant cette interminable journée en auto, et nous avait aidés de son mieux, me fit une demande singulière. Il me demanda de lui donner le costume en toile bleue que j'avais porté à cause de la chaleur. Comme d'ailleurs nous arrivions en pays civilisé, je n'eus pas de peine à me décider à changer de costume, et ainsi il repartit enchanté pour Temascaltepec, tandis que nous attendions le train.

Le chemin de fer à voie étroite de San Juan à Toluca fait de nombreuses sinuosités à travers de jolis paysages, des champs d'agaves; il passe dans de petits villages, dans la cour même de villas campagnardes, et enfin il débouche dans la rue principale de Toluca, après un parcours d'une vingtaine de kilomètres.

A l'hôtel de Toluca stationnait tout un groupe d'automobiles. La route de Mexico à Toluca est la seule du Mexique, et nous n'en avons pas de si mauvaise en France; mais au pays des aveugles, les borgnes sont rois, et les Mexicains se ruinaient pour avoir des autos. Tout à coup nous eûmes la surprise de voir arriver le nôtre dans un état qui n'était point trop piteux. Décidément c'était un garçon précieux que ce jeune chauffeur d'à peine vingt ans, ce petit Mexicain bronzé, agile et mince, toujours prêt à tout, mangeant quand il pouvait, dormant n'importe quand et n'importe où, et toujours de bonne humeur; il ne lui manquait qu'un peu plus d'expérience dans l'ajustement des pièces des machines. Si je ne craignais les répétitions, j'en dirais autant du petit aide-chauffeur.

Le Mexique fait de grands progrès depuis une dizaine d'années, le Mexicain fait preuve d'intelligence et il est possible qu'il nous étonne quelque jour dans



CATHÉDRALE DE TAXCO

CAPILLA ALFONCINA  
 INSTITUTO UNIVERSITARIO  
 D. A. R. I.

les sciences et dans les arts; c'est lui qui autrefois a donné l'exemple de la civilisation la plus avancée de toute l'Amérique.

J'ai déjà décrit la route de Toluca à Mexico, avec ses sites qui rappellent étrangement la Suisse. Dans la montée de 400 mètres qui mène au col de las Cruces, nous eûmes une panne, mais nous en avions tellement pris l'habitude que cela n'avait plus rien d'intéressant. D'ailleurs le chauffeur eut la chance de s'en tirer plus promptement qu'on n'aurait pu le présager, d'après les expériences de la veille, et l'état dans lequel se trouvait la machine.

Du col, à 3 000 mètres d'altitude, on descend 800 mètres pour atteindre le niveau de Mexico, par une route qui serpente d'abord en lacets interminables, et traverse plusieurs villages. Cette descente tortueuse fut accomplie à une vitesse vertigineuse, tellement, qu'aux contours, pris au plus court pour avoir plus de rayon, la voiture semblait plonger dans le vide. Fort heureusement, il n'y avait que peu de monde sur cette route. Mais ce n'était pas trop de tout le sang-froid du chauffeur pour éviter un accident : qui croirait que le Mexicain si chaud puisse avoir tout son sang-froid? Durant ce retour, X. m'avoua s'être assuré pour une forte somme; cela m'expliqua quelque peu son indifférence au danger, acquise en outre par l'habitude fréquente de ce trajet.

Que dire de Mexico, de la vue lointaine qu'on a, pendant la descente, sur cette merveilleuse vallée? Tous les voyageurs l'ont décrite: Il y a peu de spectacles au monde plus grandioses, plus impressionnants que la vue de cette plaine infinie couverte de cultures de toutes sortes, appuyée sur des montagnes de 6 000 mètres, aux neiges éternelles surmontant des forêts de sapins noirs, avec des villages parsemant



l'étendue, jusqu'à l'immense ville de Mexico, étincelante avec ses clochers et ses dômes, et suivie de l'étonnellement plus grand encore de ces lacs énormes, qu'elle draine davantage chaque année pour éviter les inondations.

Nous rentrons en longeant le parc et le château de Chapultepec, puis traversant le faubourg d'Icubaya. Lorsque je descendis devant mon hôtel, ce qui me frappa le plus, ce fut la chaleur du jour après la fraîcheur artificielle de cette descente féerique.

## CHAPITRE XIII

## D'EL ORO A PARRAL

Le lendemain même du tremblement de terre de Temascaltepec, j'avais reçu de France une dépêche me demandant un nouveau tour dans le Mexique. Ma réponse eut la bonne fortune de rassurer sur mon sort ceux qui s'y intéressaient, et, en même temps, elle m'évita de recevoir, comme bien d'autres Français, des cartes postales leur demandant, deux ou trois semaines après le choc, comment ils se trouvaient.

Il m'est arrivé plus d'une fois de quitter un pays sans pouvoir attendre le résultat de mes efforts non seulement industriels, mais même pour des cultures ou des jardins. Les Français manquent un peu de persévérance, si bien qu'il leur arrive de perdre le résultat de plusieurs années d'efforts. L'Anglais a parfois le tort de trop persévérer dans de mauvaises affaires, mais il sait ce qu'il fait et il ne se ruine pas toujours. Le Français, ému à la moindre alerte, lâche le manche après la cognée. C'est, dans certains cas, excès de réflexion, et il peut avoir raison. Pourtant le Saxon, qui réfléchit moins, fait peut-être plus d'affaires durables.

Voici quelques années que les Français se remettent à entreprendre des affaires sur tous les points du globe, et, à ce point de vue, les Américains sont loin de pouvoir en dire autant, puisque leurs capitaux restent chez eux, et qu'en outre ils ne se font pas faute d'attirer des capitaux français dans leurs affaires.

Je connais un *cow-boy* (au Mexique, cela s'appelle un vaquero, mais ce terme en France n'a pas acquis le prestige de *cow-boy*). Ce *cow-boy* s'est intitulé ingénieur et banquier dans une grande ville : de là il opère sur les actionnaires des sondages pour or et argent avec un aplomb que lui envierait le premier de nos polytechniciens. Je ne sais s'il réussit, mais après ce que j'ai vu dans diverses circonstances, je n'en serais nullement étonné.

J'en connais un autre qui, après un voyage en Nouvelle-Zélande, où il contemplait l'art du chercheur d'or pour la première fois de sa vie, s'est intitulé ingénieur-prospecteur; ce sont là deux titres bien difficiles à concilier, car il y faut consacrer, jeune, autant d'années de vie pratique d'un côté, que d'études théoriques de l'autre. Le prospecteur véritable est surtout un produit des États-Unis, c'est l'homme qui peut passer des mois, même des années, presque dans la solitude, sans abri, avec le strict nécessaire, et qui, familier dès l'enfance avec l'aspect des gîtes minéraux très divers, peut dire avec une certitude qui étonne l'ingénieur dans certains cas, que tel gîte vaut quelque chose.

L'ingénieur vient ensuite, et son rôle consiste à mettre en valeur le gîte découvert, avec les ressources de son expérience scientifique, et par les moyens les plus économiques. Evidemment l'homme capable de ces deux besognes serait le plus complet, mais il n'existe guère, même aux États-Unis.

Cependant on ne cesse jamais de s'instruire, quand ce ne serait que pour contrôler des expériences déjà faites. C'est de là que vint mon désir de visiter en passant les mines d'El Oro et Dos Estrellas, les plus fameuses des mines récentes du Mexique, à cause de l'allure de leurs veines et de leur teneur en or. Ce sont des mines d'or, plutôt que des mines d'argent.

Elle ne sont pas bien loin, à vol d'oiseau, de Temascaltepec, et l'on s'y rend par Toluca, en suivant au Nord la voie ferrée jusqu'à la station de Tultenango. De cette station déjà, on distingue les trois grandes mines d'El Oro avec la petite ville née de leur exploitation. Un embranchement y conduit, en grim pant jusqu'au pied de la belle montagne couverte de pins qui renferme dans ses flancs les fameuses veines dont il est sorti tant d'or et d'argent. Les veines de Dos Estrellas sont dans la même montagne, mais sur les pentes Ouest, du côté opposé qu'on ne voit pas.

A peine descendu du train à El Oro, on m'offre un cheval pour aller à Dos Estrellas, avec un guide. Il faut à peine une heure, mais il y a une montée à faire, et, sous le soleil du Mexique, un cheval est toujours le bienvenu.

En route, la poussière est telle, que j'apprécie davantage encore ma monture. Les pieds chaussés de sandales de mon guide disparaissent en faisant un nuage opaque heureusement trop lourd pour m'atteindre. Après le col, occupé par un village d'Indiens, voici le beau val lon de Dos Estrellas, un site alpestre et sauvage, hier encore vierge de toutes constructions. C'est un Français qui a fait la découverte, M. Fournier, un peu inconsciemment, dit-on, mais c'est le rôle des *découvreurs de mines*. Ils ont une foi aveugle et c'est ce qui les sauve. Celui-ci rencontra d'abord une bonanza de 3 000 000 de piastres, et ensuite un énorme filon, digne pendant de celui d'El Oro, qui a déjà donné 20 000 000 de dividendes, depuis 1903 surtout. Le fait est que les ingénieurs ne font guère de découvertes de mines, mais ils savent les mettre en valeur, quand c'est possible, et quand ils ne sont pas gênés par les *incouteurs d'affaires*.

Les trois mines d'El Oro : Esperanza, Mexico et El

Oro ne m'intéressèrent guère moins que Dos Estrellas, mais je ne veux consigner ici qu'une rencontre d'un autre genre. Ce fut celle d'un mineur, descendu du rang de directeur à celui de chef de section dans une grande batterie. Seulement il avait sacrifié tous ses appointements à son ancienne direction, en s'y donnant une peine énorme, tandis qu'ici il faisait des économies avec tranquillité pour sa famille. Honnête homme et droit, j'eus du plaisir à le revoir, et de son côté il me témoigna que ma visite lui était sensible.

Les retards sont si fréquents dans les trains du Mexique, qu'on finit par ne plus guère se soucier des horaires. Comme dans les vieilles carrioles d'antan, qui stationnaient à toutes les auberges, on prend patience, en se disant qu'après tout, on arrivera tout de même. On profite en outre des arrêts, qui sont d'autant plus longs que le train est plus en retard.

C'est ainsi qu'à la halte d'Aguas Calientes, non seulement j'eus un excellent déjeuner avec des fraises à profusion, mais je pus encore acheter des dentelles mexicaines, extrêmement jolies et délicates, pour un prix fantastiquement bas. Aguas Calientes, dont le nom signifie *les Eaux-Chaudes*, n'est pas moins célèbre par ses sources chaudes que par ses dentelles. Les sources chaudes sont fréquentes au Mexique, et nous en verrons d'autres dans les États de Chihuahua et de Durango.

Je dus pourtant coucher à Jimenez dans un hôtel italien tout en planches, signe du progrès de cette ville moderne, l'hôtel français étant complet comme une boîte de sardines. Une fois de plus, le matin, je déplorai cette habitude de certains Français à l'étranger, d'adopter les défauts des autres sans en prendre les qualités. Ainsi, à 8 heures du matin, un Américain n'éprouve aucune gêne à avaler un beefsteak et des

pommes de terre; lors même qu'il peut à peine ouvrir ses yeux, il ouvre sa bouche; en France, on se contente de café au lait, ou de choses appropriées à un estomac qui ne fait que s'entrouvrir. Mais tous les Américains ne mangent pas des beefsteaks, ils peuvent avoir le matin une quantité de choses qui s'harmonisent parfaitement à l'ouverture des yeux et de l'estomac : porridge, oatmeal, force, oranges, fraises à la crème, crêpes, sirop d'érable, miel, beurre, etc. Il y a bien des choses là dedans qui sont aussi douces que la rosée du matin ou le chant de l'alouette. Mais l'hôtelier français les ignore : il a le beefsteak, et ne vous offre que cela; il n'aime pas le porridge, donc le reste ne vaut rien, et donc tout Français doit le détester. Le porridge n'est pourtant guère qu'une soupe au lait et à la farine, les enfants l'aiment beaucoup, les estomacs délicats aussi. Au Mexique, l'imitation américaine n'a enfanté que le beefsteak, même à Mexico.

Le fait est qu'à Jimenez le beefsteak sévit, et je m'enfuis au plus tôt au restaurant de la gare tenu par des Japonais, et excellent pour des yeux à demi ouverts. Ces Japonais sont étonnants, ils ont trouvé moyen de rendre agréables certains endroits déshérités, le long du transmexicain, où, en l'absence de wagon-restaurant, on fait halte pour prendre ses repas. Ces haltes au milieu de Japonais souriants reposent de la route, et on envoie au plus profond des enfers la cuisine des nègres américains dans leurs *broiler-cars*, malgré la réclame qu'on leur fait.

La ligne de Jimenez à Parral manquerait d'intérêt sans le voisinage de mines célèbres comme celles qui remplissent les vides de la chaîne calcaire qu'on appelle la Sierra Almoloya. La plus célèbre parmi les mines récentes est la Palmilla, appartenant à un Mexicain, Pedro Alvarado. Malheureusement, après de riches

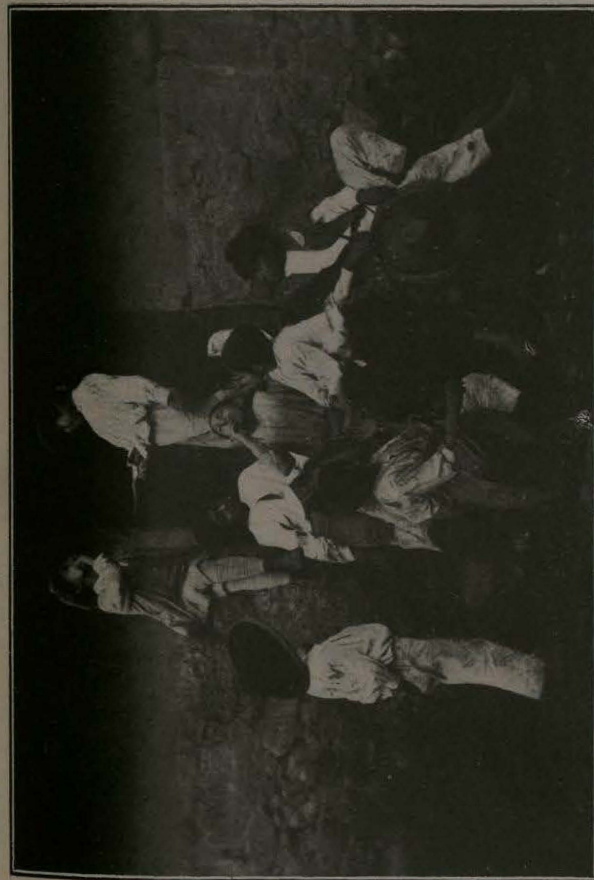
bonanzas, il faut s'attendre à des difficultés, comme, après le beau temps, vient la pluie. Il y a deux ans, Alvarado installa un tramway aérien de sa mine jusqu'à la station du chemin de fer de Parral; au moment de le mettre en marche, toute l'installation de force motrice et d'air comprimé à la mine prit feu, et lui causa une perte de 800 000 francs. Ne pouvant seul se relever de cet échec, Alvarado loua sa mine à une Compagnie américaine pour une durée de quinze ans, dans des conditions qui ne permettent que d'assez loin les magnifiques bénéfices d'antan.

A Parral, il y avait un hôtel français, mais de nouveau j'y dus faire l'expérience du beefsteak matinal obligatoire, sans porridge ni rien pour l'atténuer; il y avait du miel, mais plus liquide encore que du sirop d'érable, et amené à cet état, sans doute pour décourager les amateurs. Le miel n'est pourtant pas cher au Mexique. De même, dans un autre hôtel le propriétaire étalait sur toutes les tables ses cornichons confits au sucre, auxquels personne ne touchait. Au vinaigre, ils eussent probablement trop vite disparu.

Il est juste de dire que le prix de certains hôtels au Mexique est si bas qu'il explique quelques stratagèmes. Je n'en repris pas moins avec plaisir le train de Parral pour Ojitos. C'est aussi un train, celui-là, qui part bien à heure fixe, mais sans qu'on puisse jamais savoir à quelle heure on arrivera.

Cette fois nous n'eûmes que trois heures de retard, pour avoir rencontré une pierre tombée d'un remblai sous le train en marche. L'air placide des employés du train me donna à penser que les accidents faisaient depuis longtemps partie de leur service. La réparation est d'autant plus vite faite, et fait d'autant plus admirer aux badauds l'habileté des Américains.

Je passai à Ojitos une charmante soirée en compa-



TYPES D'ENFANTS MEXICAINS

gnie d'un Français qui fit défilier devant moi certains types pourvus d'anecdotes parfois désopilantes. Mais le côté triste ne manquait pas non plus, car *s'il est bon de rire*, comme disait l'autre en recevant des pierres de gamins qui s'amusaient, *il n'est pas drôle de les recevoir*. Faut-il que les dupes prêtent parfois à rire ?

Il y avait à une mine dans cette région un jeune Français, charmant garçon d'ailleurs, qui avait adopté une singulière méthode d'agir vis-à-vis de sa Compagnie. Les lettres qu'il recevait, il les mettait soigneusement de côté, mais ne les ouvrait jamais. Il n'ouvrait que son journal. A la fin du mois, il se contentait de câbler pour avoir des fonds. A vrai dire, ce n'est pas un monceau de paperasses qui eût beaucoup changé les faits, encore fallait-il donner des informations : tout de même, il faut une certaine force d'âme, ou une bien grande indifférence pour ne pas ouvrir ses lettres.

J'avais une voiture toute prête à me conduire le lendemain à Piedra Larga, une petite localité qui n'est pas très loin des mines, autrefois bien connues, de Guadalupe y Calvo. Sans être muni cette fois d'aucune malle, ni de vingt-quatre caisses de provisions, ni de tente-abri, ni de lits pliants, ni de guides à cheval armés de fusils, bien que la distance fût la même qu'autrefois de Tepehuanes à Guanacevi, je partis avec un sac de voyage et une couverture mexicaine. Le trajet fut rapide et agréable. Aux relais, on m'offrit à boire et à manger. A l'un d'eux, j'eus même une très intéressante conversation avec une gentille fillette de sept à huit ans : elle vint s'asseoir, la mine toute curieuse et pleine de finesse, à côté de moi, pour me demander d'où je venais, et me raconter, elle aussi, ses lointains voyages, à quelque vingt lieues à la ronde, ce qui pour elle était le tour du monde.

Quant au paysage, il n'avait absolument pas d'intérêt.

Nous étions le soir même à San Estevan où se trouve une bonne auberge avec une rangée de lits dans une salle blanchie à la chaux. En route, j'avais causé avec mon cocher, un grand garçon de dix-neuf ans, nommé Nazario, à la mine fière, le teint chaud et les yeux noirs, avec cette allure à la fois souple et massive, qui tient du jeune âge et des fatigues précoces d'un métier parfois dur. Il m'avait parlé des sources chaudes de San Estevan, et son coureur, Timoteo, avait renchérit encore sur leurs vertus médicales. Ce Timoteo courrait sans se fatiguer : de temps à autre il sautait à bas du siège, et, muni d'un fouet au manche court, il cinglait les mules paresseuses, ou bien il réparait les désordres des harnais et de l'attelage. Je lui avais d'abord trouvé l'air borné et paresseux; peu à peu je le jugeai mieux, je vis qu'il était consciencieux, mais ne tenait pas à se dépenser vainement : toujours prêt, il faisait le strict nécessaire. Bien des garçons de ferme, en France, pensais-je, seraient loin d'être aussi alertes; il était bien plus brun que l'autre, presque chocolat, et j'admirais sa soumission à un camarade à peine plus âgé que lui, mais déjà plus expérimenté.

La source est en effet très chaude. On l'a captée dans une piscine enfermée dans un petit bâtiment à côté d'un lac minuscule qui donne un aspect agréable et paisible à ce site entouré de collines. L'eau forme un joli bassin recouvert d'une construction en pierre. Elle est tellement chaude qu'on peut à peine y mettre la main. Peu à peu cependant on y pénètre; on finit même par nager dans cette eau presque brûlante et on n'a plus de hâte d'en sortir.

Il y a dans la région toute une série de ces sources chaudes, jusqu'à Tepehuanes et Papasquiario, sur plus

de 150 kilomètres de longueur, et ce n'est pas la seule région du Mexique qui ait ce privilège. On s'en sert parfois pour échauder les porcs, tellement elles sont brûlantes. Je ne sais si elles ont des vertus médicales, mais j'ai appris par expérience, et on m'en avait prévenu, qu'un bain un peu prolongé cause, les jours suivants, de violents maux de tête. La haute température de ces sources indique à faible profondeur la présence de roches volcaniques encore brûlantes.

Le lendemain matin, nous partions à 7 heures, et à 11 heures nous étions à Piedra Larga. Il y a là une sorte d'hôtel qu'on appelle une *mésón*, en castillan, c'est-à-dire une série de chambres sans restaurant. C'est ici un assez grand quadrilatère entourant une grande cour avec un seul étage pourvu d'une galerie. Le rez-de-chaussée est formé par les écuries, granges, remises, logements des cochers et domestiques. C'est curieux à voir, cette grande bâtisse de pierre, enfermée dans les croupes rocheuses de montagnes pelées, avec de grands blocs de pierre nue qui la séparent d'un filet d'eau courant entre des rocs.

C'est en suivant ce fillet d'eau que j'arrivai à la *mésón* San-José où je devais trouver un guide pour me conduire à des mines d'argent. Ce guide est là, mais j'ai peine à reconnaître un mineur américain dans ce personnage maigre, un peu solennel, enveloppé d'une longue redingote noire d'où sort un faux col. Il cause avec un mineur mexicain à la mine aussi expressive que la sienne est figée : il est vrai que la langue castillane n'est pas toujours familière aux Américains. Pour gagner du temps, je désirais coucher à une mine distante de une à deux heures; il me promit de s'y trouver le lendemain de bonne heure; de là, il faut encore une bonne douzaine d'heures à cheval jusqu'aux mines que nous devons voir.

En attendant le déjeuner, je fais le tour de la petite ville, à travers les méandres de son arroyo. Je ne veux pas manquer l'église, comme j'avais failli le faire à Guanacevi, tandis que j'attendais qu'un important personnage eût fini d'envoyer une dépêche. Cette visite à l'église m'enchanté : elle a une fière apparence en haut de la berge rocheuse; avec ses deux tours, elle a quelque chose d'une forteresse.

Cette église, qui paraît grande, vue de l'extérieur, est étroite et longue à l'intérieur, mais elle est jolie, originale, bien mexicaine. Elle a peut-être des trésors; j'ai regretté ici encore de ne point posséder de connaissances artistiques assez grandes pour être capable d'apprécier tant d'œuvres, qui ont fait de tout temps la valeur des monuments religieux. C'est une question d'études, et la vie est trop courte pour tout savoir.

Ainsi la première impression que m'avait fait Piedra Larga était bien mauvaise; ce trou brûlant dans des rocs à peine embroussaillés, ce sec et malpropre arroyo, ces maisons basses, étagées l'une sur l'autre, aux toits plats, cela ne m'inspirait que la hâte de partir. Je comprends cependant qu'à la longue, on trouve que la chaleur n'est point fatigante, que les Mexicains sont pittoresques, ainsi que leurs maisons, et qu'en somme on peut tout se procurer ici comme ailleurs. Il y a même une chose qu'on se procure trop vite, dans bien des endroits, au Mexique, et qui devient la passion de beaucoup de gens, et non pas seulement des Mexicains, ce sont les boissons fortes : on en conclut, peut-être à tort, que la vie offre peu de distractions et d'agrément.

Mon guide me conduit à l'unique restaurant, tenu par un Chinois, dans une chambre basse et noire, faisant partie d'une affreuse baraque qui n'a rien d'une hôtellerie, même du bon vieux temps. Elle donne sur

金山ニ  
元々  
あり  
なり

une vilaine rue étroite, très en pente, mal pavée de galets ronds, et aboutissant à des rochers, le long desquels s'alignent des écuries de Mexicains et d'Arabes : voisinage en vérité peu odorant. Le Chinois, sans mot dire, nous sert des mets sans saveur.

C'est le cœur fort léger que je monte à cheval vers cinq heures du soir avec un Mexicain pour gravir les hauteurs qui dominent cet entonnoir. Mais d'abord il faut longtemps côtoyer l'arroyo qui fait d'interminables contours, en passant devant des usines qui traitent les minerais d'argent. Enfin l'horizon s'élargit. La Bufa, la plus haute cime des environs, elle atteint 3000 mètres, semble monter aussi, les rochers se couvrent de buissons, puis d'arbustes, tout finit par être vert; depuis longtemps on ne voit plus Piedra Larga. Il paraît que parfois, après les orages, l'arroyo est si fort et si torrentueux que la petite ville en bas n'est plus abordable. Aussi est-ce avec plaisir que j'entends raconter que l'hiver dernier, en pareille occasion, un jeune Français a seul osé braver le danger, là où avaient reculé des Mexicains. Avait-il de puissants motifs pour s'y décider, je ne saurais le dire; mais, quand on est jeune, on n'a pas besoin de puissants motifs, on ne fait guère de différence entre la témérité et le courage.

La mine San Juliana n'est pas loin d'ici, mais il paraît que les résultats qu'on attendait n'ont pas répondu aux brillantes installations qu'on avait faites. La plus riche entreprise de la région a été celle de Guadalupe y Calvo, faite par une Compagnie anglaise vers 1830. Il paraît qu'une fois les mines épuisées, ce sont ces mêmes personnes qui ont fondé ailleurs, à Pachuca, la riche exploitation d'argent de Real del Monte.

Le lendemain, fidèle à ma promesse, je suis prêt avant 6 heures, et mon cheval aussi. Mais du guide

CAPILLA ALFONSINA

américain et de son mozzo, il n'est pas question. Il est près de 8 heures quand je vois venir un pauvre diable, traînant par la bride un cheval chargé, et tenant à la main un billet. Ce billet m'informe qu'on me rejoindra en route.

Sans plus attendre, nous partons. Au bout d'une heure, mon pauvre diable m'entraîne par un sentier si difficile que je me demande s'il est possible que ce soit mon chemin. Nous avons une conversation à bâtons rompus, si pleine de contradictions, que je suis sur le point de revenir en arrière. Les bandits n'ont pas encore disparu au Mexique. Mais celui-ci a l'air si simple et dénué d'artifice, que je décide de me fier à lui. Ses contradictions n'étaient sans doute que de la naïveté pour me complaire.

Bientôt nous sommes sur des cimes de roches claires, glissantes et pleines de fractures, avec quelques buissons à peine et un chaos de montagnes du même genre autour de nous, sans trace d'habitations. Ce chemin est le plus court, mais aussi le plus mauvais. Nous descendons dans un ravin, nous remontons, et nous retrouvons enfin un chemin meilleur.

A une ferme isolée nous mettons pied à terre, nous attachons nos bêtes près d'une femme qui allaite son bébé, elle nous dit que sa fille nous donnera à manger. En effet, assis sur un tronc d'arbre, nous voyons venir des tortillas, des œufs à la coque et du café au lait : on n'aurait pas mieux en Suisse, et cette heure de repos nous fait grand bien, à mon guide surtout, qui fait la course à pied.

A une heure, nous passons des rochers moussus, d'aspect druidique, à côté d'une prairie, et, plus loin, c'est un joli torrent plein de cailloux d'agate et d'opale; sur le sentier j'avais remarqué le gîte de ces jolies pierres auprès de porphyres et de granites

roses. Le Mexique a beaucoup de gîtes d'opales.

Vers 4 heures, voici de grandes cavernes noircies par le feu, sur la pente d'un ravin, et qui servent d'abri la nuit ou par le mauvais temps, aux convoyeurs de mules de transports. Nous faisons halte une heure et je découvre avec satisfaction qu'il me reste d'excellentes saucisses datant de deux jours, données par mon hôtelier français. Avec du pain sec, mais trempé dans l'eau, elles font un excellent repas où l'on n'a pas à faire l'assaut de caisses hermétiquement closes, non moins que difficiles à reclouer ensuite.

A 7 heures, nous faisons une montée abrupte dans les sapins, puis la nuit noire nous atteint. Nous suivons à tâtons, bien qu'assez vite encore, un long ravin que l'ombrage des grands pins rend encore plus sombre, puis nous descendons un sentier irrégulier et coupé de rocs pour arriver enfin vers 11 heures seulement à la mine que nous allons voir : la *Veta grande*.

Là, tout est sombre, tout dort, même au chalet de gros troncs d'arbres où habite le directeur des travaux. Il est couché; il est malade, dit-il, quand il m'a ouvert, malade de prostration nerveuse (c'est un mal américain fort connu des mineurs). Mais il est content de voir quelqu'un et il me fait du feu, car il fait froid. Puis il se trouve assez bien pour réveiller sa bonne, qui va me faire cuire des œufs. Après cela, prenant en pitié sa prostration, je le fais coucher et j'en fais autant.

A la mine, qui devait être terriblement riche pour se trouver au bout d'un sentier si long et si difficile, je fus conduit par un Arabe du Liban. Ceci n'est point un conte. Dans un espagnol, ardu de sa part comme de la mienne, nous nous fîmes part de nos impressions passées et actuelles; il regrettait les cèdres de son pays, et moi les sapins du mien. Puis, venant aux actualités, je lui manifestai un certain regret de ne pas trouver

オ  
ハ  
ル

緩  
坑  
の  
名  
を  
示  
す

CAPITULA ALFONSINA  
BIBLIOTHECA UNIVERSITARIA



une plus grande abondance de minerais d'argent, dans une mine vendue assez cher et pourvue d'un fort capital; il eut alors un mot typique :

« Qu'est-ce que cela comparé à l'immense étendue de la propriété? Elle contient des millions, et peut-être des milliards! »

Évidemment, mais il oubliait de tenir compte de la grosseur de la veine, de sa valeur et du prix de revient. Autrement il avait raison et je me tus.

Mais mon Arabe ne se tut pas, il découvrit de nouveaux arguments en sa faveur, bien entendu : « Les Français, dit-il, ne savent pas exploiter les mines, même quand elles sont très bonnes. — Ceci est exagéré, lui dis-je, connaissez-vous les mines de cuivre du Boléo, au Mexique? Non! Eh bien, elles sont exploitées par une Compagnie française qui en retire plus de 10 000 000 de piastres par an, dont la moitié de bénéfices. Et des ingénieurs et banquiers américains l'avaient trouvée trop difficile! Connaissiez-vous *dos Estrellas*? C'est une mine d'or au Mexique, découverte et exploitée par des Français et qui a donné tant de profits, que les actions ont centuplé de valeur. » Alors mon Arabe se tut.

Je n'ajoutai pas que les Français, non moins que les Anglais et les Américains ont beaucoup gaspillé d'argent dans les mines. Mais le Français chante sa déconfiture à tous les vents, l'Anglo-Saxon la recouvre avec du *bluff*.

Néanmoins cela m'amuse de voir comment, au Mexique, les Arabes traitent les Français. Les Américains savent mieux leur en imposer.

Il faisait très frais dans ces montagnes dès le coucher du soleil, et après le repas du soir je n'étais pas fâché de retrouver, quelque dur qu'il fût, le plancher recouvert de couvertures qui me servait de couchette.

ホレ、  
細山千万円年収

## CHAPITRE XIV

DE PARRAL A CHIHUAHUA

En partant de la *Veta Grande*, je notai un accès de mauvaise humeur de la part du guide américain, qui ne m'avait rejoint qu'un jour après. Lui, qui avait vingt-quatre heures de retard, n'avait pu supporter une heure de retard de son mozzo, ou boy mexicain, et il était parti de *Piedra Larga*, emmenant à vide le cheval de celui-ci, obligeant ainsi ce pauvre garçon à faire à pied tout ce trajet qu'on met quatorze heures à faire à cheval. Comme on reconnaît là tout l'égoïsme anglo-saxon. Aussi je renonçai à ses services, et pris un Mexicain.

Je revins par un autre chemin fort pittoresque, avec des rochers pointus ayant l'aspect de châteaux forts crénelés. Au moment où nous étions le plus altérés, mon guide mexicain et moi, nous rencontrâmes des mules chargées d'oranges, venant des terres chaudes, et allant à Parral.

A *Piedra Larga*, en attendant que ma voiture fût prête à repartir pour Ojitos, d'où je retournerais à Parral, je rencontrai encore un Américain. Celui-ci, de haute stature, avait l'allure chevaleresque d'un gentilhomme, et je reconnus en lui plutôt un Anglais, mais une malheureuse habitude, le whisky, gâtait ses belles qualités. Il avait avec lui un mineur que j'avais connu en Californie, ce qui n'est point bizarre au Mexique.

CAPITULA ALFONSINA  
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA